Boisjoli, Jean. *Carnet de routes ourdies*. Ottawa : Vermillon, 2006. 141 p.

Jean Boisjoli a publié trois recueils de poésie : *Saisons d'esseulements* (2001), *Deçà delà, pareil...* (2003) et *Carnet de routes ourdies* (2006). Ce dernier est le fruit d'une démarche, pour garder l'image du titre, audacieuse, voire risquée, qui consiste à mélanger les genres, en l'occurrence la poésie, pour une grande part amoureuse, et l'allocution récitée par le poète lors des obsèques de son père ; en gros, ce sont des textes qui ne s'accordent guère et dont l'association met en question la notion d'œuvre littéraire, si ce n'est, plus exactement, qu'elle la bouleverse.

D'une certaine façon, l'auteur désacralise l'œuvre, c'est-à-dire qu'il la sort de la culture littéraire dont les règles, quoi qu'on puisse en dire, sont strictes et sujettes aux nombreux examens critiques qui définissent le goût et les modes et peuvent tout aussi bien détruire ou louer une œuvre. C'est en ce point que *Carnet de routes ourdies* est réussi : il démystifie le texte littéraire en lui accolant un texte qu'on ne saurait critiquer, car il touche à ce qui est le plus sacré, la mort. Les funérailles, moment solennel où l'on vient se pencher avec respect sur le cercueil du disparu, sont le dernier adieu, la dernière réconciliation, le moment qui adoucit tous ceux qui précèdent et qui annule tout jugement. En ce sens, l'éloge funèbre doit être écouté avec dignité. L'ajouter à une publication poétique rend la critique inadmissible et déroute la lecture, d'où peut-être ce titre qui, habituellement, évoque le complot et la finesse d'une intrigue soigneusement « ourdie », et qui, de manière moins alarmante dans le présent contexte, laisse entendre le succès de l'agencement choisi, à savoir la faillite du jugement, en particulier de la critique, face à une œuvre inclassable, qu'on lira comme elle est. Les lectrices et lecteurs sont priés de se tenir en retrait, prêts à recueillir – en recueillement – les textes offerts. La lecture de l'éloge funèbre peut alors se révéler intimidante. En effet, quel droit avons-nous d'entrer dans l'intimité et le deuil d'une famille ?

Tournons-nous donc vers les poèmes, lesquels développent une métaphore saisissante lorsqu'on pense à l'éloge funèbre en clôture du livre. L'image est celle de la perméabilité de ce qui est spongieux, dans les pleurs, les lieux humides, la peau : la peau qui est « pleurs de pores », les « eaux profondes / ressacs / sous-cutanés », la beauté « pleureuse », la femme « poreuse », les « routes d'embruns », les « bacilles intimes de serments », « l'eau perlée / [...] de nos pores », les « étreintes fluides », les « pores de pleurs », les « cheveux mouillés ». Cette porosité, l'humidité et l'écoulement des larmes contrastent avec la solidité de la pierre, que l'on devine

funéraire : « la pierre du nord / [...] au cœur cendre / étanche » et « le cri marbré / [...] souffle de granit » suggèrent une « éternité sans pores ». En ouverture de l'éloge funèbre, une citation d'Andrée Christensen et Jacques Flamand établit d'ailleurs un lien explicite entre la consistance de la pierre et l'inéluctabilité de la mort. Elle est tirée de *Lithochronos ou le premier vol de la pierre*, recueil de poèmes illustré de photographies documentant – et embellissant – la décomposition du corps d'un oiseau mort. Alors que l'oiseau est voué à la disparition, la pierre sur laquelle il repose, est un autel immuable.

Boisjoli nous propose un recueil hétérogène et déconcertant. Néanmoins, celui-ci tend vers une courageuse unité. Cité à la dernière page de *Carnet de routes ourdies*, Paul Claudel confie : « je ne suis pas tout entier si je ne suis pas entier avec ce monde qui m'entoure ». C'est peut-être pour cette raison que Boisjoli a marié l'art – la poésie – et le réel – le discours des obsèques – dans son ouvrage, comme pour nous dire que l'auteur et l'homme ne font qu'un.

Martin Linus